

ne voulais point laisser dans mon passé, le souvenir d'une exécution sanglante ; c'eût été certainement pratique et prudent. Stanley, cet écumeur des forêts africaines qui, pour suivre le cours du Congo, a massacré plus de deux mille noirs qui avait le tort de ne pas comprendre sa mission, n'eût pas hésité, lui : avant de continuer sa route, il eût froidement brûlé la cervelle aux quatre noirs et tout eût été dit.

Pour moi, je n'eus pas même l'idée qu'un complot non suivi de tentative pouvait me constituer le justicier de ces sauvages ; j'ai plus de respect que cela pour la vie humaine, même dans ses formes les plus inférieures, mais je me concédai parfaitement le droit de leur infliger une punition exemplaire.

N'Otooué attendait toujours une décision.

—Qu'est-ce que le maître ordonne ?

—Tu vas connaître ma volonté.

—Massa peut être assuré que j'exécuterai tout ce qu'il me dira.

—C'est bien, tu n'aurais pas dû accepter de prendre part à la conversation que j'ai entendue ce matin, mais enfin tu n'es point, je le répète, coupable d'avoir voulu attenter à mes jours ; je te pardonne.

N'Otooué, au comble de la joie, s'était jeté à mes pieds et m'embrassait les genoux.

J'avais une pose réellement théâtrale et qui n'eût point trop fait mauvaise figure dans un drame quelconque du désert : d'une main je tenais ma carabine, de l'autre mon revolver prêt à faire feu. N'Otooué était à mes pieds, sa femme et son fils s'étaient jetés à plat-ventre dans l'herbe, et à deux pas les quatre noirs regardaient tout cela d'un air effrayé. Comme on voit, tout y était : sujet principal, accessoires et fond.

—Relève-toi, fis-je à mon guide, et fais savoir aux quatre engagés que, pour les punir des projets qu'ils avaient tramés contre moi, ils vont recevoir chacun vingt-cinq coups de rotin, et fais-leur bien connaître que si un seul cherche à s'échapper je lui brûle la cervelle avec mon revolver.

Mes paroles furent immédiatement traduites par N'Otooué, et chose extraordinaire, pas un des quatre misérables ne protesta, tellement ils avaient conscience d'avoir mérité une punition plus forte encore.

—Tu vas attacher ces quatre hommes à un arbre, fis-je du ton impérieux du commandement.

N'Otooué n'avait pas fini de traduire mes paroles que les quatre engagés s'étaient d'eux-même placés à un arbre.

Tout à coup l'un d'eux se retourna, adressa quelques paroles aux autres qui inclinèrent la tête en signe de consentement, et il pria N'Otooué de me traduire leur dessein.

—Massa, me dit N'Otooué, ce quatre noirs veulent demander quelque chose à ta justice.

—Parle !

Je m'attendais à un recours en grâce. Il n'en était rien.

—Cet homme dit qu'ils ont mérité beaucoup plus que cela, et il te remercie au nom de tous de la légèreté de la punition, il vient te soumettre une proposition.

—Laquelle !

—Ces quatre hommes vont recevoir chacun vingt-cinq coups de rotin, cent en tout. Eh bien, ils viennent te demander la grâce de tirer au sort pour savoir quel est celui qui prendra les cent coups de rotin pour son compte.

Je trouvai, je l'avoue, la proposition originale et je voulus savoir quels motifs avaient pu les pousser à me la faire.

N'Otooué, les ayant interrogés, me répondit :

—Ces quatre hommes ont une femme et des petits enfants ; s'ils reçoivent chacun vingt-cinq coups de rotin, et ils s'attendent à ce qu'ils seront rigoureusement appliqués, ils vont être huit à dix jours sans pouvoir pêcher ou récolter le millet, et les femmes et les petits enfants auront faim.

Cette simple requête avait eu le don de m'attendrir plus que ne l'auraient fait toutes les jérémiades du monde ; cependant un point m'en parut suspect et je résolus de l'éclaircir.

Je savais parfaitement que dans toute l'Afrique c'étaient les femmes qui se livraient aux rudes travaux des champs, et par conséquent j'en conclus

que mes quatre gaillards voulaient abuser de mon ignorance ; cependant je posai la question à N'Otooué.

—Massa se trompe, me répondit-il ; ces hommes appartiennent à la classe des pêcheurs, et chez ces gens les femmes ne font que faire la cuisine et soigner les petits enfants ; elles ne travaillent pas au dehors.

—Mais alors il y en aura un dont la famille souffrira, celle de celui qui va payer pour tous.

—Non, car les trois autres, ils viennent de s'y engager tous dans l'incertitude où ils sont de celui qui sera frappé par le sort, donneront à sa famille le tiers de leur pêche, de leur récolte ou de leurs gains.

—Et tu crois qu'ils tiendront parole.

—Oh ! Massa, ces choses-là se font très souvent ici, et jamais un noir n'a manqué à la parole donnée.

A partir de ce moment une nouvelle décision venait d'être prise dans ma pensée, mais je voulais pousser l'exemple jusqu'au bout.

—Soit, j'accepte, répondis-je à N'Otooué.

Quand ce dernier leur eut fait connaître mes intentions, ils vinrent en signe de remerciement s'agenouiller à mes pieds ; puis ils se réunirent pour interroger le sort, ce qu'ils firent, comme nos enfants, à l'aide de trois morceaux de bois d'inégale grandeur, le plus petit était celui qui devait offrir son corps à la bastonnade.

En deux secondes le sort se prononça, et celui qui n'avait pas été favorisé dégrafa son pagne, le confia à un de ses camarades et s'en fut auprès d'un arbre pour que N'Otooué l'y attachât.

—Pourquoi vient-il de donner son pagne à son compagnon ? fis-je à N'Otooué.

—Parce que, dit-il, il est fort pauvre, et que, ne pouvant s'acheter un autre pagne, il ne veut pas qu'il soit taché de sang.

Tout cela était dit sans pose, sans ostentation ; il avait comploté la mort du blanc et le blanc se vengeait, tout cela était dans l'ordre, mais il était pauvre et il avait quadruplé lui-même son châtiment, pour que sa famille ne souffrit pas la faim, et ensuite, comme on allait sans doute taper dur, il ne voulait pas tacher de sang son unique vêtement.

Pauvre diable, j'étais touché jusqu'aux larmes. En cinq minutes j'avais oublié qu'il avait voulu m'égorger, et, faisant la part de cette vie sauvage qu'il menait, si peu propre à développer de nobles instincts j'en arrivai à me dire que je n'avais pas le droit de me constituer mon propre juge dans une affaire qui me touchait de si près, et au moment où N'Otooué avait achevé d'attacher sa victime, je lui criai :

—Dis à cet homme que je lui fais grâce en faveur de sa femme, et de ses petits enfants, mais que s'il recommence il en recevra le double.

Le pauvre diable ne pouvait en croire ses oreilles ; cette générosité n'est pas dans les mœurs africaines ; aussi vint-il se précipiter à mes genoux pour me présenter, sous toutes les formes en usage dans la contrée, ses remerciements et ses salams ; cette sène n'avait guère pris plus de temps à s'accomplir que je n'en ai mis à la raconter. Malgré l'ingratitude proverbiable des noirs, je n'eus pas l'occasion de me repentir de ma générosité.

LOUIS JACOLLIOT.

## NOTES ET IMPRESSIONS

• La vraie grandeur est inséparable d'une haute moralité.

Celui qui attend faire une grande somme de bien à la fois ne fait jamais rien.

C'est vivre deux fois que de pouvoir se complaire dans le souvenir de la vie passée.

Patience en toutes choses et surtout avec vous-même.

Si vous savez dépenser moins que ce que vous gagnez, vous avez trouvé la vraie pierre philosophale.

La plupart des femmes aiment mieux qu'on médisse un peu de leur vertu que de leur beauté et de leur esprit.

## POUR LES ENFANTS

### LE CERF-VOLANT

« H ! mon pauvre cerf-volant ! s'écriait Pierre, le voilà déchiré, perdu !

Et, en disant cela, l'infortuné Pierre, tenant d'une main son rouleau de ficelle, devenu inutile, de l'autre s'arrachait les cheveux, tandis que son camarade Olivier, à genoux au milieu des herbes, cherchait, mais en vain, un moyen de réparer l'accident.

—Aussi, c'est ta faute, disait à Pierre le petit Etienne ; pourquoi n'as-tu pas voulu nous croire quand nous t'avertissions ? Je le savais bien, moi, que tu n'entendais rien au jeu du cerf-volant et que tu ferais des bêtises. Est-ce qu'on va enlever un cerf-volant à deux pas des ailes d'un moulin ? Il est bien clair qu'il va s'accrocher dans ces ailes. Regarde Roger et Daniel, s'ils ont fait comme toi. Ils se sont mis au milieu du pré, et leur cerf-volant s'envole. Et maintenant voilà notre partie manquée ! Bêta, va !

—Gamin ! dit Pierre impatienté.

—Ah ! je suis un gamin ! fit Etienne en colère ; eh bien, nous allons voir !

Et le petit bonhomme, prêt à la lutte, semblait défier son grand camarade.

Heureusement, Olivier s'interposa.

—Ne comprends-tu donc pas, dit-il à Etienne, que c'est mal de tourmenter ainsi notre ami Pierre ? N'est-il pas déjà assez puni par le malheur qui arrive, pour qu'on le laisse un peu tranquille ?

—Eh bien, aussi, pourquoi, parce qu'il est le plus âgé, veut-il toujours être plus malin que les autres ?

Pierre, sentant peut-être qu'il y avait quelque chose de vrai dans les durs reproches d'Etienne, convaincu, d'ailleurs, que la bonne volonté d'Olivier resterait impuissante, abandonna le jeu et laissa ses camarades rejoindre Roger et Daniel ; puis il s'en alla se promener tout seul, à travers le pré et le long des haies, plutôt prêt à pleurer qu'à rire.



Pierre s'arrachait les cheveux.

Tout en marchant, il fit la rencontre d'une vieille femme qui cueillait des fleurs sauvages.

Machinalement d'abord, il s'arrêta auprès d'elle ; puis, fatigué de son inaction, il se mit à l'aider, si bien que la corbeille fut remplie en peu d'instants.

—Merci bien, mon petit monsieur, fit la paysanne, je suis bien contente, car je pourrai vendre mes bouquets avant la nuit, et ils me rapporteront plus d'argent.

—Vous êtes donc malheureuse, ma brave femme ?

—Oh ! je ne me plains pas ; en travaillant, je gagne toujours assez pour moi et mon petit Jean.